

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Guy BEDOUELLE

Le rôle du jansénisme dans la conception  
moderne du péché

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1987, tome 83, p. 93-107

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Le rôle du jansénisme dans la conception moderne du péché*

Selon saint Augustin, depuis la chute d'Adam, l'homme est divisé, éparpillé, comme étranger à lui-même. Cette faute originelle qui engendre l'ignorance et la concupiscence est aussi la nôtre en tant que nous participons à la nature humaine : l'humanité forme désormais une « masse de perdition » qui a été rachetée par Jésus-Christ<sup>1</sup>.

Depuis Augustin et Pélage ou plus exactement depuis les écrits anti-pélagiens d'Augustin, toute l'histoire de la théologie latine est dominée par un débat sur la profondeur de la blessure ouverte par le péché originel, par ses conséquences sur la liberté, sur la raison de l'homme, comme sur les degrés de guérison opérée par la grâce qu'apporte le baptême. Erasme, Luther ou encore Bellarmin, et en fait tous les grands esprits du XVI<sup>e</sup> siècle, même s'ils se déchirent ensuite sur des lectures divergentes de saint Augustin, s'accordent, catholiques comme protestants, que c'est là le problème central qui divise la chrétienté, non seulement en deux mais à l'intérieur de chaque confession : entre Arminiens et Gomaristes chez les réformés ; entre jansénistes et molinistes chez les catholiques.

Dans ce dernier camp, les deux positions sont représentées, ou plutôt concentrées et même condensées, dans le tragique affrontement entre « Port-Royal », citadelle vertueuse et orgueilleuse du jansénisme, d'une part, et de l'autre, « les jésuites » qui venaient d'ailleurs de se disputer avec les dominicains sur les « moyens de grâce » avant que le Saint-Siège n'impose une modération aux uns et aux autres.

<sup>1</sup> Par exemple PL 44, col. 721-724 ; 812-813.

Si l'historien se penche sur la période qui suit la consolidation des deux Réformes, catholique et protestante, il se doit de constater l'importance quantitative, pourrait-on dire, de ces thèmes du péché et de la grâce. L'opinion courante l'invite à voir dans le jansénisme le responsable majeur de cette « culpabilisation de l'Occident » que Jean Delumeau a décrite en détail sous le titre éloquent « Le Péché et la Peur », en l'envisageant dans la longue durée : XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>2</sup>.

C'est ce point qu'il convient de regarder d'un peu plus près dans la perspective qui est la nôtre de voir les origines de la conception moderne du péché, sans espoir excessif d'arriver en si peu de pages à une conclusion bien claire. Pourquoi ? D'abord parce que l'histoire du jansénisme est l'une des plus complexes de l'histoire de l'Eglise latine : on parle d'ailleurs à juste titre de jansénismes au pluriel puisque le « mouvement » s'étend et s'étire sur un bon siècle et demi, et qu'il y a au minimum trois jansénismes : celui de Jansénius (1585-1638) ; celui de Port-Royal, ce monastère qui s'affronta à Louis XIV pendant toute la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, et un troisième qui serait celui de Quesnel luttant contre la bulle *Unigenitus* (1713) et ultérieurement (après 1727) celui des convulsionnaires.

En second lieu si nous nous posons la question de savoir quelle est l'influence de ce mouvement diversifié sur les mentalités religieuses, il faut compter avec l'aspect diffus que revêt « l'esprit janséniste ». « Le jansénisme est un fantôme » n'ont cessé de dire ceux qu'on accusait de le professer. Le cardinal Bona († 1674), ancien général des Feuillants (cisterciens réformés), disait : « Les jansénistes sont des catholiques qui n'aiment pas les jésuites ! »<sup>3</sup> Et on trouve par exemple dans un journal intime du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle cette notation : « Mon valet ayant repris un paysan qui blasphémait contre Dieu jusqu'à trois fois, celui-ci le traita de janséniste. »<sup>4</sup> Dans le premier cas le terme décrit un conflit à l'intérieur de l'Eglise sans qu'on précise sa nature, et dans le second il est manifestement synonyme de rigoriste, voire de puritain.

Il convient donc d'être prudent quant à la dénomination, faite par leurs adversaires d'habitude, de « janséniste » et ne rien préférer à la lecture des textes. Mais il faut ici aussi être vigilants.

<sup>2</sup> Jean Delumeau, *Le péché et la peur*, La culpabilisation en Occident (XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles), Paris, 1983, particulièrement pp. 273-363.

<sup>3</sup> Jean Orcibal, « Qu'est-ce que le jansénisme ? », *Cahiers de l'Association internationale des Etudes françaises*, n<sup>o</sup> 345, juillet 1953, p. 51.

<sup>4</sup> *Ibid.*, cité p. 49.

Comment ne pas penser que nous avons affaire à un auteur pétri d'esprit janséniste lorsque nous lisons ces lignes : « Rien ne m'est dû que la verge et le châtement, car je vous ai souvent et gravement offensé, et mes péchés sont sans nombre. Après un strict examen, je me reconnais indigne de la moindre consolation... Je n'ai point de souvenir d'avoir fait aucun bien ; toujours au contraire je fus enclin au vice et lent à me corriger... Qu'ai-je mérité pour mes péchés sinon l'enfer et le feu éternel ? » Au contraire, comment imaginer une rigueur janséniste chez un auteur qui écrit en direction spirituelle à une religieuse : « Il ne faut se mettre trop en peine ni de votre oraison, ni de votre action de grâces, ni de rien... » ? Pourtant le premier texte date du milieu du XV<sup>e</sup> siècle et appartient au trésor commun de toute la spiritualité occidentale : c'est *L'Imitation de Jésus-Christ*<sup>5</sup>, tandis que l'autre a été écrit par l'un des principaux maîtres jansénistes : Saint-Cyran<sup>6</sup>...

Dans une première partie, nous lirons quelques grands auteurs réputés jansénistes qui gravitent autour de Port-Royal parce que incontestablement, du point de vue de la qualité théologique et spirituelle, le double monastère fait figure de centre du mouvement, puis nous dégagerons ensuite quelques thèmes nous permettant de comprendre l'influence du jansénisme sur la psychologie religieuse occidentale.

<sup>5</sup> III, 52.

<sup>6</sup> *Œuvres chrétiennes*, III, Lyon, 1679, p. 256.

## I. L'enseignement de Port-Royal

Le 2 septembre 1599, Jacqueline Arnauld, âgée de huit ans, devient abbesse coadjutrice de Port-Royal et le même jour novice cistercienne... Cette « position » lui est acquise par les mérites et la faveur de son père, M. Arnauld, le célèbre avocat. Huit ans et demi après, celle qui est devenue « Mère Angélique », déchirée entre son peu d'envie de renoncer à la vie du monde, et son devoir d'obéissance à son père, après avoir entendu deux sermons qui l'ont fortement touchée, décide de faire passer à la réforme ce monastère dont elle est devenue l'abbesse en titre. Dans une journée mémorable dite « du guichet », le 25 septembre 1609, cette jeune fille de dix-huit ans refuse à sa famille l'entrée du monastère pour faire respecter la clôture dont le concile de Trente a rétabli l'obligation absolue pour affermir la vie religieuse féminine. A la même époque, on la surprit, de nuit, s'appliquant de la cire brûlante sur ses bras nus<sup>7</sup>. N'a-t-on pas là une double image de ce que sera le jansénisme avec son rigorisme, son dolorisme peut-être, en tout cas son caractère excessif ?

Bientôt en effet toute la famille Arnauld se rallie à la réforme de Port-Royal (dix enfants vivants [sur vingt] dont cinq religieuses à Port-Royal, un évêque et un maître à penser du jansénisme, le grand Arnauld). Bientôt vont se grouper les Solitaires autour du cloître de Port-Royal des Champs. Bientôt, en 1633, l'abbé de Saint-Cyran, Du Vergier de Hauranne (1581-1643), l'ami de Jansénius, l'adversaire de Richelieu, devient le directeur de conscience de ce milieu ardent et pieux.

### **Saint-Cyran**

On pourrait définir l'attitude de l'abbé de Saint-Cyran par rapport au péché comme un pessimisme profond, modéré par un réalisme pastoral et spirituel.

On ne s'étonnera pas de le voir soutenir que le péché originel a vicié la liberté de l'homme et même l'univers matériel. Le démon est non seulement le prince de ce monde mais son moteur. Il reste même aux baptisés une

<sup>7</sup> Sainte-Beuve, *Port-Royal*, éd. Maxime Leroy, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1953, I, p. 159.

corruption naturelle que l'Écriture appelle concupiscence. Ce mot clef du jansénisme, comme nous le verrons, nous porte toujours contre la loi de Dieu<sup>8</sup>.

Nous sommes atteints d'une sorte de maladie, d'une langueur qui nous empêche de faire un seul mouvement vers Dieu et, si la grâce nous est donnée, elle peut être banalisée par l'accoutumance, ou, pire, défigurée par l'orgueil de nos œuvres. En une formule saisissante, Saint-Cyran dit que l'eau de la grâce peut croupir dans les marais où naissent corruption et infection.

Saint-Cyran excelle à développer une analyse des perversités qui habitent les plus justes et les plus vertueux : même les pénitences peuvent être faites pour notre propre satisfaction. Sa description rappelle celle des ruses de l'amour-propre chez un La Rochefoucauld († 1680). Pour Saint-Cyran même l'attrait pour les vérités divines peut se changer en une sorte d'avarice spirituelle.

Or Dieu déteste plus que tout ces péchés spirituels car il est tout entier Esprit, alors que d'habitude les hommes ressentent d'abord de la honte pour les péchés charnels parce qu'ils en sortent déshonorés. En un passage véhément Saint-Cyran montre comment la chair, le diable et le monde s'opposent successivement au Père, au Fils et au Saint-Esprit<sup>9</sup>.

L'analyse est donc très pessimiste. L'idée centrale autour de laquelle est bâtie cette théologie est que notre corruption par le péché d'origine exige un combat spirituel qui n'a pas de cesse, et que, même si nous sommes vertueux, il reste en nous une « affection » au péché qu'il nous faut continuellement déraciner.

Cependant ce constat est tempéré chez Saint-Cyran par un certain équilibre et même une modération dans la conduite des âmes. Le combat spirituel peut être mené partout et par tous « dans le plus petit métier » : on reconnaît ici l'intuition de saint François de Sales que l'abbé de Saint-Cyran admirait tant, mais il ajoute que les états sociaux favorisés (riches, nobles, savants...) sont plus exposés aux dangers que les autres. D'ailleurs, quelle que soit l'importance, grande ou petite de notre péché, nous avons tous besoin d'une

<sup>8</sup> Jean Orcibal, *La spiritualité de Saint-Cyran*, avec ses écrits de piété inédits (Les origines du jansénisme V), Paris, 1962, p. 84 (références à la note 273).

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 265-266.

grâce infinie donnée par Jésus-Christ. Une seule communion à son Eucharistie porte le paiement de tous nos péchés.

Le signe d'une âme prédestinée — même si c'est la miséricorde de Dieu qui est impénétrable selon Saint-Cyran, et non Son jugement — est de vivre en humilité et tranquillité. « C'est une même faute de se confier trop dans ses bonnes œuvres et se défier trop de ses mauvaises. »<sup>10</sup>

Dieu peut faire éclater sa puissance à l'occasion de graves péchés, comme l'exemple de nombreux saints nous le montre, et en particulier celui d'Augustin... C'est pourquoi il nous faut demander la conversion. Saint-Cyran développe une belle et paisible spiritualité de la prière où nous nous présentons comme des mendiants ; il retrace aussi le développement en nous de la justification depuis la crainte servile jusqu'aux fruits de la pénitence. Son réalisme spirituel lui fait recommander l'enracinement dans la conversion par des « renouvellements », longues retraites qui aboutissent à un changement de vie, de rythme, de choix, car la vie du chrétien doit se caractériser par la persévérance dans la grâce et nous devons continuellement la sauvegarder.

Comme Bremond<sup>11</sup> et Orcibal l'ont montré, l'ami de Jansénius qui partage son pessimisme augustinien de la « masse de perdition » dans laquelle se trouve l'humanité, est aussi et surtout le disciple de Bérulle et l'admirateur de saint François de Sales. « Toute la religion n'est qu'humilité », dit-il<sup>12</sup> : tout le reste, y compris et en particulier le mystère de la prédestination, ne nous appartient pas. Cette attitude de modération ne sera pas tout à fait celle du disciple et ami de Saint-Cyran, le grand Arnauld, qui a tendance à durcir le pessimisme déjà bien affirmé d'une théologie augustinienne.

## Le Grand Arnauld

La description du péché originel que fait Antoine Arnauld, frère cadet de la Mère Angélique et de la Mère Agnès, de Port-Royal, docteur de Sorbonne et bientôt chef incontesté du mouvement janséniste, est de fait plus pessimiste

<sup>10</sup> *Ibid*, p. 95 (référence à la note 313).

<sup>11</sup> Henri Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, tome IV, Paris, 1920 : en particulier le chapitre V : « La religion de Saint-Cyran ».

<sup>12</sup> Saint-Cyran a écrit de nombreuses pages sur l'humilité : cf. Orcibal, *La spiritualité...* pp. 391 ss ; et Jean Laporte, *La doctrine de Port-Royal*, I, Essai sur la formation et le développement de la doctrine, I, Saint-Cyran, Paris, 1923, pp. 120 ss.

encore, s'il est possible, que celle de Saint-Cyran. Une de ses allégories le dit clairement: « Adam est un homme qui se jette volontairement dans un précipice sur des pointes de pierre, se blesse et glisse dans un lac de boue dont il ne peut se relever lui-même. »<sup>13</sup>

Ce péché, mystérieux selon Arnauld lui-même, est appelé concupiscence mais son autre face est l'impuissance à faire le bien<sup>14</sup>. Comme concupiscence, le péché nous fait rechercher la satisfaction de notre amour-propre. Comme impuissance, il est maladie de la volonté, faiblesse, ignorance. La conséquence en est que les infidèles ne sauraient faire aucune action par amour de Dieu car ils appartiennent à la « masse du genre humain » plongée dans le mal.

Une preuve du péché originel et de ses suites, qui revêt beaucoup d'importance pour les jansénistes, en est trouvée dans les faiblesses et les erreurs des enfants : elles sont imputables au péché originel, sinon il faudrait les attribuer à l'impuissance ou à l'injustice de Dieu, ce qui serait blasphématoire<sup>15</sup>.

Tout ceci conduit le grand Arnauld à rejeter avec véhémence ce qu'il appelle le « péché philosophique » dont il attribue l'invention aux jésuites molinistes : ils distingueraient des péchés qui objectivement sont actions mauvaises mais qui subjectivement n'en sont pas car ils n'offensent pas Dieu étant commis par ignorance. Il y a là selon Arnauld une falsification de la vérité dont la morale laxiste des jésuites est une conséquence<sup>16</sup>. Après la publication par La Mothe Le Vayer, en 1641, d'un ouvrage appelé « De la vertu des païens », Arnauld écrit un livre, publié d'ailleurs seulement après sa mort, dont le titre contient l'essentiel de la réponse : « De la nécessité de la foi en Jésus-Christ ». Il se donne ainsi le rôle d'Augustin en face de Pélage.

Arnauld a tiré une conséquence de ce constat pessimiste, qui a suscité une grande controverse : il recommande aux chrétiens fervents de se tenir éloigné de la trop fréquente communion. En une problématique — peut-être pas si inactuelle qu'il paraît — il met en garde contre la banalisation de l'Eucharistie : on peut abuser même des sacrements, ou les blasphémer si on communie en état de péché mortel, même si on ne croit pas y être.

<sup>13</sup> Sermon 22 de tempore. Cf. Philippe Sellier, *Pascal et saint Augustin*, Paris, 1970, p. 256.

<sup>14</sup> *Œuvres de messire Antoine Arnauld*, X, p. 402 (nous citons l'édition dite de Lausanne, 43 volumes, 1775-1783).

<sup>15</sup> *XLI*, p. 298.

<sup>16</sup> *XXI*, pp. 1 ss.



Saint-Cyran avait déjà défendu des idées analogues à celles qui sont développées dans « De la fréquente communion » (1643)<sup>17</sup>, mais de façon plus prudente. Il faut d'ailleurs comprendre de quoi il s'agit : les jansénistes ne proposent pas de tenir éloigné temporairement de l'Eucharistie par **culpabilité**, mais par humilité et par mortification. L'attitude n'est pas subjective mais simplement conséquence d'une conviction pessimiste sur l'homme même sauvé.

Arnauld n'utilise pas le mot de culpabilité : il préfère employer celui de « crainte » plus classique et plus biblique. Il distingue la « crainte servile » de ceux qui n'appréhendent que d'être punis et la crainte « chaste », légitime, d'être damnés. « Non seulement ceux qui commencent et ne font qu'entrer dans la voie de Dieu, mais aussi ceux qui sont avancés, font bien de se représenter souvent la rigueur épouvantable des jugements de Dieu contre les pécheurs pour en concevoir une crainte salutaire. »<sup>18</sup> Il est certain que de telles phrases, entendues d'une façon littérale, ont pu contribuer à cette obsession de la culpabilité qui marque, selon M. Delumeau, la spiritualité occidentale.

Certes Arnauld établit avec une rigueur que Pascal aura tendance à atténuer, la distinction entre péchés mortels et péchés véniels qui ne rompent pas l'union avec Dieu. Il montre aussi avec une grande profondeur théologique comment les péchés eux-mêmes entrent dans l'ordre de la Providence, reprenant le célèbre *Etiam peccata* d'Augustin mis en exergue du *Soulier de satin* par Claudel. Pascal, moins théologien qu'Arnauld, mais plus lyrique et plus inspiré en raison même du genre de l'Apologie dont les *Pensées* sont des fragments, va donner aux thèmes jansénistes une dimension dramatique insurpassable.

## Pascal

Chez lui, le mot de « coupable » revient fréquemment. Le péché originel (qu'on trouve nommé « corruption », « infection », « chute ») est transmis de façon mystérieuse à « une masse également coupable et tout entière digne

<sup>17</sup> Tome XXXVII : le thème général est de se tenir **séparé** un moment de la communion comme Adam le fut de Dieu et comme les damnés le sont.

<sup>18</sup> XIII, p. 648. Cf. Jean Laporte, *La doctrine de Port-Royal*, Exposition de la doctrine (d'après Arnauld), II/1, Paris, 1923, pp. 102 ss.

de damnation ». Cependant, ajoute-t-il, « sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes ».

L'homme a revêtu comme une seconde nature<sup>19</sup>, qui est la « concupiscence » et qui fait de son désir de béatitude un « instinct impuissant ». L'homme est marqué par l'éloignement de Dieu, devenu un Dieu perdu, par l'oubli, en un mot par le « divertissement ». Cette concupiscence que Pascal analyse avec précision répond à la distinction des trois ordres ou plutôt l'annonce<sup>20</sup>.

Sans la grâce, sans la miséricorde donnée par le Christ, nous devons reconnaître combien nos péchés ont de suites effroyables<sup>21</sup> et cela pour les moindres fautes. Dans son élan pour montrer la misère de l'homme sans Dieu, Pascal a tendance à atténuer la distinction entre les péchés. Jacqueline Pascal dans son règlement pour les enfants de Port-Royal insiste sur le fait qu'à « une âme qui aime Dieu, il n'y a rien de petite conséquence ». Il est vrai qu'on trouve des affirmations semblables chez un auteur comme Bossuet.

Il suit de cette vision dramatique de l'homme un problème qui occupe longuement Pascal dans les *Provinciales* contre les jésuites dont la morale tâcherait de vouloir satisfaire tout le monde. Si hors de l'Eglise il n'y a pas de salut, les bonnes œuvres des païens sont inutiles, et leurs péchés ne sont pas moins graves pour être commis par ignorance « car il appartient à la conséquence du péché d'origine d'être fait par volonté ».

Mais nous devons prendre garde au vocabulaire du temps car « la volonté » n'est pas à prendre au sens restreint et subjectif qui est le nôtre mais désigne tout le domaine de ce que l'homme peut faire sans contrainte<sup>22</sup>. Certes Pascal reconnaît une hiérarchie dans la culpabilité selon le degré de connaissance qu'on en a, mais il n'en maintient pas moins « avec saint Augustin et les anciens Pères qu'il est impossible qu'on ne pèche pas quand on ne connaît pas la justice »<sup>23</sup>. A ces ignorants, il se contente de promettre des flammes « plus douces ».

Et pourtant, il reste le « Mémorial » qui révèle le Pascal intime, le plus intime, témoignage existentiel pour nous manifester la joie d'être sauvé, le bonheur

<sup>19</sup> Nous donnons ici la numérotation des trois éditions modernes des *Pensées*: 509 (Sellier) ; 660 (Lafuma et Brunschvicg).

<sup>20</sup> 761 (Sellier) ; 933 (Lafuma) ; 460 (Brunschvicg).

<sup>21</sup> 569 (Sellier) ; 690 (Lafuma) ; 506 (Brunschvicg).

<sup>22</sup> Sellier, *Pascal et saint Augustin...* p. 267.

<sup>23</sup> Pascal, *Œuvres complètes*, éd. Jacques Chevalier, « Bibliothèque de la Pleïade », Paris, 1957, 4<sup>e</sup> Provinciale, p. 700.

douloureux d'être chrétien. On y trouve<sup>24</sup> indissociablement mêlés, comme au fond dans toute la théologie janséniste, la crainte de la séparation et le sentiment « éternellement en joie » :

*Joie. Joie. Joie, pleurs de joie.  
Je m'en suis séparé.  
Dereliquerunt me fontem aquae vivae  
Mon Dieu, me quitterez-vous ?  
Que je n'en sois pas séparé éternellement.*

Bremond a pu dire que le Christ de Pascal n'a pas su vraiment racheter le monde aussi criminel après sa venue qu'avant. N'exagère-t-il pas en caractérisant la joie pascalienne de « discrète, tragique, (celle) de l'homme qui vient d'échapper à un immense naufrage où presque toute sa famille a péri »<sup>25</sup> ! C'est minimiser la grandeur de l'homme avec Dieu, au-delà et à l'intérieur même de sa condition pécheresse, telle que l'expose Pascal.

## Racine

Le plus brillant et le plus fantasque des élèves de Port-Royal ne pouvait manquer d'être marqué par la conception pessimiste de l'homme. On la trouve à l'œuvre dans son entreprise de « démolir le héros »<sup>26</sup> et dans la fatalité qui habite ses tragédies. Il est caractéristique qu'une pièce aussi audacieuse, voire scandaleuse, que *Phèdre* ait pu faire l'objet d'une interprétation « janséniste » par un maître en la matière.

Dans le but de défendre la mémoire de son père, Louis Racine rapporte comment cette pièce si païenne et si sensuelle qui semblait avoir consommé la rupture entre le poète et ses maîtres de Port-Royal, reçut, grâce à l'habileté de Boileau, une interprétation toute janséniste de la part du grand Arnauld lui-même qui déclara : « Il n'y a rien à reprendre au caractère de sa *Phèdre* puisque par ce caractère, il nous donne cette grande leçon que, lorsqu'en punition de fautes précédentes Dieu nous abandonne à nous-mêmes et à la

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 554.

<sup>25</sup> Bremond, *op. cit.*, p. 383.

<sup>26</sup> Paul Bénichou, *Morales du grand siècle*, Paris, 1976<sup>2</sup>, pp. 155 ss.

perversité de notre cœur, il n'est point d'excès où nous ne puissions nous porter, même en les détestant. »<sup>27</sup>

Même si cette pieuse interprétation était un geste en faveur de la réconciliation avec Racine, on peut découvrir dans son théâtre le poids d'une fatalité qui, pour être antique, n'en est pas moins consonante avec le jansénisme. Après la conversion, on trouverait des accents du même type dans *Athalie*, et surtout dans ses poésies religieuses. Le cantique « Plainte d'un chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au dedans de lui-même »<sup>28</sup> en est un bon exemple :

*Mon Dieu, quelle guerre cruelle !  
Je trouve deux hommes en moi :  
L'un veut que plein d'amour pour toi  
Mon cœur te soit toujours fidèle  
L'autre à tes volontés rebelle  
Me révolte contre ta loi.*

<sup>27</sup> Racine, *Œuvres complètes*, I, éd. Raymond Picard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1964, Mémoires sur la vie et les ouvrages de Jean Racine, par Louis Racine, p. 49.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 999.

## II. Les thèmes jansénistes et la mentalité catholique

L'influence d'un phénomène comme le jansénisme s'est certainement exercée davantage par la littérature, la spiritualité véhiculée par la prédication et les ouvrages de piété que par les traités dogmatiques ou moraux des grands auteurs, nécessairement plus équilibrés en fonction des censeurs tellement à l'affût de proposition malsonnante du point de vue de l'orthodoxie. C'est pourquoi il serait utile de se pencher sur des auteurs de moindre envergure que ceux dont les œuvres ont été évoquées jusqu'à présent. Ainsi un Barcos, le neveu de Saint-Cyran, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, semble porter une condamnation totale sur le monde : les hommes ne sont capables que d'errer et de mentir et nos efforts sont inefficaces.

Reprenons pour en mesurer les répercussions sur l'histoire de la mentalité catholique, quelques thèmes issus du jansénisme ou en tout cas privilégiés par lui.

D'abord le rigorisme : en ce qui concerne la chair, ou le corps, il n'est pas exagéré de voir dans l'attitude janséniste un certain mépris qui va parfois jusqu'à la défiance du sacrement de mariage. Un des traités d'éducation les plus importants de la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, daté de 1700 et intitulé : *Règles chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions* fait la guerre à la nudité (des pieds et des bras...) et enseigne la « sainte haine de sa propre chair et de celle des autres »<sup>29</sup>.

Le « mépris du monde » passe évidemment par le rejet des spectacles et de l'art, faits de mensonges et d'idolâtries qui corrompent l'âme. On peut mesurer le fossé que Racine avait établi entre ses éducateurs et lui jusqu'à sa conversion. Mère Angélique disait : « Par l'esprit de Jésus-Christ j'aime tout ce qui est laid » et à Port-Royal, elle avait fait mettre les tapisseries à l'envers pour satisfaire à la nécessité (c'est-à-dire de garder la chaleur) et de supprimer en même temps la beauté. Quant à Le Maître de Sacy, il s'oppose aux voyages car on y trouve « le diable habillé en toutes sortes de façons, à l'allemande, à l'italienne... mais c'est toujours le diable ! »

Cette condamnation ne s'étend pas cependant à la nature et au spectacle qu'elle nous offre : au contraire on y trouve la trace de la magnificence du Créateur. Un peintre comme Philippe de Champagne montre d'ailleurs

<sup>29</sup> René Taveneaux, *La vie quotidienne des jansénistes*, Paris, 1973, pp. 157-158.

implicitement que le janséniste peut, à force de rigueur artistique, atteindre à une réalité surnaturelle. En fait le rigorisme janséniste s'attache à la maîtrise des appétits, et précisément des trois concupiscences : celle des sens (*libido sentiendi*), de la connaissance (*sciendi*) et du pouvoir (*dominandi*).

Ce rigorisme qui s'accompagne souvent d'un certain dolorisme, peut engendrer une angoisse, deuxième caractéristique d'une mentalité janséniste. Mère Angélique était atteinte d'une grande tristesse avant sa mort en 1661, étant, selon ses propres mots, « comme un criminel qui attend l'exécution de l'arrêt de son juge ». Mais bien des jansénistes sont morts sereinement alors que beaucoup de leurs contemporains ont eu peur dans leurs derniers instants. Il est certain cependant que la prédestination et la conviction que les élus sont peu nombreux (même si elle règne de façon quasi unanime à l'époque) alimentent l'angoisse spirituelle.

A ces sources d'angoisse, il faut ajouter les scrupules. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle du Guet qu'on qualifie de janséniste modéré écrit un « Traité des scrupules », plein de nuances d'ailleurs : il mentionne les domaines où les chrétiens ont tendance à identifier tentation et péché, notamment dans le domaine sexuel et chez les personnes « d'imagination vive ». Mais les anti-jansénistes ont beau jeu de montrer que les ouvrages de leurs adversaires sont à déconseiller aux scrupuleux, terrorisés par la peur d'être du nombre des réprouvés, qui est si grand, et par le rigorisme.

Un troisième trait, plus positif dans ses conséquences, concerne l'attention accordée à l'enfance. Il n'est pas propre aux jansénistes mais ils lui donnent un fondement théologique. Comme le dit très bien René Taveneaux<sup>30</sup>, « dès sa naissance, l'enfant offre l'image en quelque sorte accomplie de la créature déchue tout entière, livrée à la concupiscence. Avec le baptême s'engage une lutte entre la grâce et la nature. »

L'éducateur assume donc une responsabilité immense, quasi doctrinale : l'école est le prolongement du sacrement du baptême. Cette intuition de la pédagogie morale est très développée dans la Réforme catholique, chez François de Sales, chez Bérulle, chez les jésuites et chez les jansénistes, sur des bases différentes dans chaque cas. Les petites écoles de Port-Royal ont une importance bien plus grande que le nombre, finalement très restreint de leurs élèves, ne le fait supposer<sup>31</sup>.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>31</sup> Frédéric Delforge, *Les petites écoles de Port-Royal, 1637-1660*, Paris, 1985.

Dans ces Ecoles, l'aspect pénitentiel de l'éducation était développé. Le catéchisme enseigné par Jacqueline Pascal comportait quatre parties dont les trois premières sont classiques (Symbole des Apôtres ; Décalogue ; Eucharistie) mais la quatrième était totalement consacrée à la pénitence. On connaît d'ailleurs le goût des jansénistes pour une réhabilitation de la pénitence publique.

En effet un quatrième et dernier trait peut être retenu, car de plus il inclut les autres : c'est le thème de la « réparation » qui sous-tend toute la spiritualité du temps mais qui est actualisé par le jansénisme. Ce sont tous les chrétiens qui à l'époque considèrent la vie qu'ils doivent mener comme une réparation des offenses du péché. Telle est l'orientation de la fondation des Bénédictines du Saint-Sacrement (par Catherine de Bar, sœur Mechtilde du Saint-Sacrement, † 1698) destinées à réparer les offenses faites à Jésus Eucharistie par l'adoration perpétuelle.

Telle est aussi l'intuition profonde de sainte Marguerite-Marie Alacoque († 1690) qui a cette formule admirable : « Je suis insolvable... mettez-moi en prison pourvu que ce soit dans votre Cœur sacré... » Sa théologie du purgatoire met en œuvre cette idée d'une réparation ultime faite pour effacer les péchés véniels, puisque rien de souillé ne peut pénétrer auprès de Dieu.

Mais la spiritualité du Sacré-Cœur, contemporaine du jansénisme, a le génie de prendre le mystère délibérément du côté de la rédemption, de s'abreuver aux fleuves d'eau vive qui se déversent sur l'humanité. Elle exalte ainsi la grandeur du Sauveur au lieu de se désoler sur la corruption du sauvé.

Le pessimisme sur l'homme, le sens du péché, le recours à la pénitence ne sont pas propres au jansénisme : on peut cependant constater que le recours constant à ces thèmes, accompagné d'un rigorisme et souvent teinté d'angoisse, a pu profondément marquer la spiritualité occidentale et imprégner la mentalité catholique jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. L'antithèse séparation-réparation a habité longtemps la mentalité catholique, et ce n'est pas le moindre paradoxe du jansénisme d'avoir été explicitement condamné au niveau dogmatique et d'avoir si profondément marqué la morale et la spiritualité à partir de ces mêmes principes.

Il convient cependant à l'issue de ce très rapide panorama, de remarquer deux différences avec notre propre appréhension du péché. D'une part il

manque à l'époque une distinction psychologique entre le péché et la culpabilité. Lorsqu'au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, on se reconnaît coupable, on n'y met pas toutes les harmoniques psychologiques du conscient et surtout de l'inconscient. L'approche est fondamentalement théologique, même si la perception du dogme est, comme dans le cas du péché originel par les jansénistes, déséquilibrée. Le péché reste égalitaire par une même participation à la « masse de perdition ».

D'autre part, on ne semble pas à l'époque sensible à la distinction indispensable à nos yeux entre le péché et la réalité du mal dans le monde. Notre abstraction du Mal, aux dépens parfois du Malin, nous permet au moins de sortir des apories des siècles jansénistes sur le péché de ceux qui n'ont pas reçu l'Évangile. Le jansénisme, qui a contribué à renforcer le pessimisme du christianisme occidental, garde toujours une objectivité au péché. Nous ne pouvons nous empêcher de penser cependant que son insistance, sans doute excessive, sur la faute, n'est qu'une manière particulière d'affronter le mystère, toujours récurrent et actuel, du Mal dans le monde. C'est ainsi qu'il a tenté de surmonter son vertige devant le Mal.

Guy Bedouelle, O.P.